



## Académie des sciences d'outre-mer

**Rhapsodie persane / Khosro Varasteh**

**éd. Souffles, 2010**

**cote : 57.719**

L'auteur aura soigneusement caché sa biographie, sans doute après avoir quitté, pour des raisons politiques, l'Iran. On connaît de lui son ouvrage consacré au Vrai visage d'Omar Khayyâm (Téhéran, ministère des Beaux-Arts, 1957). Puis il vécut en France. Cette Rhapsodie persane, publiée également en persan dans les années 1950, eut un grand succès populaire car il décrivait de manière picaresque et critique la société iranienne sous les souverains Qadjar, contre lesquels Reza Shah fit un coup d'État et imposa sa propre dynastie dans les années 1920.

Cette atmosphère de rouerie, de duplicité mais aussi de joie rabelaisienne, avait été décrite par James Morier, légat de Grande-Bretagne en 1820, et dont Hajji Baba d'Ispahan est un modèle du genre (publié en français chez Attinger en 1973), de même que les Mémoires du Dr Fenvrier qui fut un médecin français à la cour de Perse autour de 1880. On pense aussi à Trois ans en Asie de Gabineau et au Chah du Mahboulistan de Jacques de Morgan. Les Iraniens se sont eux mêmes décrits sans fard, comme dans les nombreux romans d'Emineh Pakravan Destinées persanes, (Téhéran, 1960) ou plus près de nous Regard persan de Sarah Yalda (Grasset, 2007) que nous avons analysé dans ces colonnes.

Le jeune Parviz, fils d'un notable d'un village proche de Chiraz, est élevé par sa grand-mère Bibi-Zahra anticonformiste et pleine d'humour, et son oncle paternel Siavouche, « *mauvais garçon* », anticlérical, ivrogne, mais drôle et aimé des femmes. A la mort du père de Parviz, sa mère se remarie avec son beau-frère Hassan. Parviz, qui a 14 ans, devient insupportable, est placé chez le mollah local, dont la femme Myriam (23 ans) s'enfuit avec le jeune homme. Parviz, déguisé en femme pour ne pas être reconnu, et Myriam se rendent à Ispahan, où son oncle « *gère* » un oratoire de pèlerins dédié à Bibi Zeïnab, sœur de l'Imam Reza. Parviz gagnera bien sa vie avec ses prophéties et la vente de « *gris-gris* », occasion pour raconter des histoires de mollahs que les Iraniens apprécient comme les Français, les histoires de moines.

On y apprend, tellement ces pieuses gens aiment banqueter que « *le ventre d'un mollah est la verrine de Dieu* » (page 68). Mais Mah Sima, fille du gouverneur d'Ispahan, fait venir Parviz dans sa maison comme « *dame de compagnie* » officiellement et amant officieusement. Le père de Mah Sima s'éprend de cette « *jeune servante* » et pour éviter la découverte du subterfuge, Parviz doit fuir et se rend à Téhéran pour y retrouver son oncle Siavouch. Il devra survivre difficilement en apprenant le métier de voleur ; cela lui permettra de retrouver son deuxième oncle, qui avait épousé sa mère, et auquel il dérobera un trésor. La société téhéranaise de l'époque est décrite dans ses turpitudes, les affabulations de ses médecins-charlatans mais aussi dans les révoltes populaires et les premiers soubresauts de « *modernité* ». L'oncle Siavouch, retrouvé, soignera son neveu qui a été blessé au cours d'une insurrection ; la fiancée de Parviz y perdra la vie, et ce dernier quittera définitivement son pays pour vivre, célibataire, dans un petit village en France.



## Académie des sciences d'outre-mer

Ce héros, qui semble vivre en marge de la société, est en fait, pour l'auteur, le modèle des libéraux qui avaient critiqué les voyages coûteux de Nasreddine Chah en Europe, et qui, désargenté, monnayait les concessions à l'Angleterre et à la Russie. La vente des droits des tabacs à l'Angleterre pour la somme insignifiante de 15.000 livres détermina les fumeurs à boycotter les marchands de tabac et à ne plus fumer ! Nasreddine devait être assassiné, et ses successeurs Mouzaffar puis Mohamed Ali se battre constamment contre les Parlementaires. Les libéraux criaient dans les manifestations : « *A bas le fanatisme et la superstition ! Au poteau les porteurs de turbans !* » et le Pouvoir utilisait contre eux les « *loutis* » (voyous), les lutteurs traditionnels, que l'on voit toujours dans les « *zourkhané* » (gymnases), et des hommes de main. L'auteur notera amèrement les réflexions du peuple plein d'espoir : « *les armées révolutionnaires sont entrées à Téhéran. Dans 10 ans notre pays sera un paradis* » ! En même temps les Jeunes Turcs prennent le pouvoir à Istanbul.

La société de l'époque est décrite dans ses habitudes ; début juillet, les gens se réfugiaient dans les caves de leurs maisons, tandis que les gens riches et le corps diplomatique villégiaturaient dans la montagne au nord de la ville, à Chemiran. Déjà l'occidentalisme influençait, au moins, les classes privilégiées ; ceux qu'on appelait « *Focoli* » (faux-cols), premiers adeptes de l'habit occidental, soit comme fonctionnaires, soit comme habitués aux voyages en Europe. Cette classe sociale adaptait un ameublement euro-oriental, tapissant les murs de Gobelins. Les musiciens caucasiens arrivaient en force, chassés par l'avancée russe et étaient très appréciés. On s'injurait en se traitant de « *rejeton d'Arménien* » comme en Turquie, et les femmes stériles, qui assistaient à une circoncision, avalaient le prépuce du jeune garçon.

Comme cet ouvrage nous fait penser à l'Iran d'aujourd'hui, où les affrontements sont toujours aussi violents entre partisans de la mollahocratie et ceux des droits de l'Homme. On a toujours intérêt pour comprendre l'évolution d'un pays à lire les ouvrages qui y ont eu un succès populaire.

Une deuxième édition rétablira l'orthographe « d'imam » écrit « iman » pages 68 et 192.

**Christian Lochon**